Mots. Les langages du politique

95 | 2011

Sigles et acronymes en politique

Des traditions de raccourcis aux sigles sociaux des débuts de la Troisième République

Maurice Tournier et Yun Son Yi-Choi

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/mots/20017>

DOI : 10.4000/mots.20017

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2011

Pagination : 11-28

ISBN : 978-2-84788-307-7

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Maurice Tournier et Yun Son Yi-Choi, « Des traditions de raccourcis aux sigles sociaux des débuts de la Troisième République », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 95 | 2011, mis en ligne le 01 mars 2013, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/mots/20017> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.20017>

Des traditions de raccourcis aux sigles sociaux des débuts de la Troisième République

Au-delà de la Commune, comme pour accompagner et faciliter une recomposition modernisée des forces sociopolitiques et la mise en place, en 1879, d'une République enfin républicaine suscitant maints labels d'organisations et de militants (partis, comités, cercles, bourses, syndicats, fédérations, ligues et leurs adhérents), certains abrègements étranges commencent à se répandre dans le discours populaire. Ils finissent par s'y imposer grâce à leur précision référentielle d'origine, à leur aspect synthétique, fixe et court, à la facilité de leur répétition. Ces abrègements se manifestent notamment par des troncations graphiques, des labels condensés, des sigles, acronymes et leurs dérivés. Le passage des uns aux autres semble s'être effectué selon une lente évolution, puis par bonds plus rapides aux 19^e et 20^e siècles, dans le domaine politique et syndical, comme si, la République s'imposant, il devenait de plus en plus nécessaire de « faire bref » et de se situer, bien étiqueté, parmi les « labels » des autres.

Cette évolution de la troncation formelle au simple squelette des initiales n'est pas du tout le produit d'une invention moderne, mais l'aboutissement de traditions ancrées dans les habitudes très anciennes de certains milieux (des copistes puis des protes et des typos, des Églises chrétiennes puis des sociétés compagnonniques et maçonniques, ainsi que des usagers d'argots, jargons et raccourcis populaires). À ces interventions sur la forme même des mots, il faut ajouter les formulations qui, dans le discours sociopolitique du 19^e siècle plus particulièrement, viennent remplacer, pour faire court ou par polémique, les labels désignatifs de groupes et d'individus. Ils ont tenu la place de désignations trop élaborées et de sigles non encore opérants. On peut parler, en ce qui les concerne, de raccourcis ou de substituts discursifs, de métaphores et de métonymies réductrices, dont l'expansion suscitera à son tour celle de la siglaison sociale du 20^e siècle.

Traditions typographiques

Les habitudes de troncation aboutissant à l'usage spécifique d'abrègements, ligatures et contractions sont très courantes bien avant le 19^e siècle, ne serait-ce que – sans parler ici des « tronquements », si nombreux dans certains textes latins que Justinien a dû les interdire¹ – chez les copistes, législateurs, magistrats et notaires du Moyen Âge puis chez les imprimeurs de la Renaissance et leurs successeurs. Compulsons quelques éditions anciennes. Fourmillent les abréviations « techniques » : *e.g.* (*exempli gratia*), *N.B.* (*nota bene*), *vs* (*versus*), *sv* (*sub verbo/voce*), *§* (*paragraphe*), *etc.* (*et caetera/cetera*), *lib.* (*liber*), *op. cit.* (*opere citato*), *p. s.* (*post-scriptum*), *cf.* (*confer*), *Arch.*, *p.*, *pp.*, *Id.*, *Ibid.*, *in-4°*, *in-8°*, etc.

Ces abréviations vont plus loin en atteignant les mots mêmes des textes. C'est ainsi qu'Ernest Langlois, dans sa publication du *Couronnement de Louis*, chanson de geste du 12^e siècle (Langlois, 1925), rend compte non seulement d'encloses et d'élisions mais de « contractions » lexicales : *ques* (que les / qui les), *jes* (je les), *jel* (je le), *ses* (si les), *sil* (si le), *nel* (ne le), *quil* (qui le / cui il), *par qu'* (par quoi), *porc'* (*por ço*), etc. Des contractions identiques sont signalées dans les éditions des romans de Chrestien de Troyes par Mario Roques : *mlt* (moult), *mx* (mieux), auxquelles Nina Catach ajoute, par exemple et pour le 15^e siècle, les mots en q et p suivants : *q* (que), *q^* (qui), *qcq* (quelconque), *px* (prix), *poss* (possession), *ppal* (principal), *ptie* (partie), *pnt* (présent), *plmt* (parlement), etc.²

Les titres sociaux, pour leur part, sont et seront jusqu'à aujourd'hui de plus en plus abrégés : *St* ou *S.* (saint), *Mgr* (monseigneur), *M.*, *Mad.* puis *Mme*, *Mlle*, *S.E.* (Son Éminence), *S. Exc.* ou *Son Ex.* (Son Excellence), *S.A.R.* (Son Altesse Royale), *S.A.I.* (Son Altesse Impériale), *cit.* (citoyen), *Dr* (Docteur)... Les bibliographies, les références en marge ou bas de page et autres notes ou notices utilisent aussi, traditionnellement, nombre d'abrèvements, sans explication, comme allant de soi : *Nouv. édit.*, *Pap. velin*, *vol.*, *tom.*, *etc.*, accompagnant d'innombrables noms tronqués. Exemple au 17^e siècle : le jésuite Maimbourg, habitué aux concordances bibliques usuelles depuis un siècle, parsème son *Histoire de l'arianisme* (1673) de notes marginales du type : *Sozom. lib. 7. cap. 25* ; *Hieron. ep. 39 & 40* ; *Iornand ep. reb. Get. cap. 35* ; *Iorn. c. 28.* ; *Marcell. in Chron.* ; *Martyr. Rom. 4. int. Marian. l. 5. c. 8.* ; *Greg. Tur. l. 3. c. 5.* ; *Procop. de bell. Vand.*, etc. Un siècle plus tard, même jeu. Une édition pirate (1775)

1. Voir Géhénot, 1973, qui évoque le manuscrit nommé *Virgile de Asper*, presque tout en sigles, et le *Tractatus de siglis veterum* de Johannis Nicolai, en latin (1703).
2. Il ne s'agit pas de contractions de langue à quoi mènerait l'évolution des mots français vers un raccourcissement général stoppé au 12^e siècle, comme semble le penser Langlois (1952, p. XLIV). Selon Nina Catach, ces contractions sont affaire de copistes : « À la fin du quinzième siècle, dans les casses des compositeurs, il y avait plus d'abrèvements et de ligatures que de vraies lettres. » (Catach, 1968, p. 13) La rationalisation indispensable de l'imprimerie fera le ménage entre elles.

des *Questions sur l'Encyclopédie par des amateurs* attribuées à Voltaire fournit dans ses chapitres « Histoire juive » et « Église », outre l'esperluette & – « et » – systématique tout au long des textes, un *Quest. sur l'Encycl.* comme titre courant ; elle ne manque surtout aucune référence du type *Nomb. ch. XXL, v. 14 ; Liv. III des Rois ch. XIV ; Jérém. chap. XXVII v. 2. & suiv. ; Matth. chap. XX, & Marc chap. IX & X ; chap. XXI Act. des apôt.*, etc., sans explication, comme persuadée d'être entendue par tout lecteur.

Le début du 19^e siècle n'est pas en reste. De Voltaire, sautons à Lamennais : dans sa traduction de *L'imitation de Jésus-Christ* (Lamennais, 1938, p. 137 et suiv.), les bas de page égrènent le même type de références : *Ps LXXXIV, 8 ; Prov. VIII, 31 ; Joan I, 10 ; Ibid. V, 19 ; Matth. XII, 19 ; Osee II, 14 ; Matth. XVI, 24 ; I Reg. III, 9, Ps. CXVIII, 125*, etc. En outre, la Partie III de *L'imitation* présentant un « dialogue intérieur » entre la voix du Christ et « l'âme du Fidèle », les partenaires de ce dialogue sont annoncés, à chaque prise de parole, par deux sigles : « J.-C. » et « Le F. » (le Fidèle). À la même époque, afin qu'un ouvrage à titre trop long (ou très connu) tienne peu de place dans une liste, l'imprimeur de la *Grammaire des grammaires* (Girault-Duvivier, 1822) cite ainsi Bescherelle et consorts :

Bescher. - Théorie nouv. et raisonnée des partic. franç. - Paris, 1810 ; Rollin - Manière d'enseign. et d'étud. les belles-lettres - Paris, 1787 ; Féraud - Dictionn. crit. de la langue franç. - Paris, 1787 ; Laveaux - Dict. rais. des diffic. gramm. et litt. de la lang. fr. - Paris, 1818.

Il ne s'agit que de gagner quelques lignes au détriment de certains à-côtés de la langue et de suffixes dont l'absence ne tire pas à conséquence quant à la signification. Dans l'appareil de ses références, « Ch., Pr, Girault Duvivier » suppose auteurs et textes parfaitement identifiables : Rousseau, *Confess.* ; Volt., *Henr.* ; Rac., dans *Ath. act. V, sc. 6* ; La Font., *Liv. II* ; Beauzée, *Encycl. méth.* ; Ménage, chap. 73 de ses *Observ.* ; Féraud, *Dict. crit.*, etc.

Dans le domaine social et politique, cette habitude s'applique sans solution de continuité, dans les débuts de la Troisième République, jusqu'à cet abrègement des raccourcis typographiques ordinaires qu'est le sigle. C'est ainsi qu'un dictionnaire de spécialité comme le *Vocabulaire manuel d'économie politique* (Neymarck, 1898) prend la précaution d'établir, avant le début du texte, une table des « Abréviations » utilisées dans ses références, où l'on relève : A.S.E.P. pour *Annales de la Société d'Économie Politique*, B.S.E.P. pour *Bulletin de la Société d'Économie Politique*, « Ch. des dép. » pour *Chambre des députés*, D.E.P. pour *Dictionnaire d'Économie Politique* de Léon Say, DEP (G. et C.) pour *Dictionnaire d'Économie Politique* de Guillaumin et Coquelin... et, bien sûr, J.E. pour *Journal des Économistes* et J.O. pour *Journal Officiel*. La siglaison est ainsi venue s'ajouter aux habitudes d'écriture et d'impression, s'inscrivant tout naturellement dans l'une des plus anciennes traditions d'abrègement typographique.

Les traditions chrétienne, compagnonique et maçonnique

À l'inverse des précédentes, tenues pour évidentes et nullement réservées dans le marché de la librairie, les traditions chrétienne³, mais surtout compagnonique et maçonnique cultivent la troncation et la siglaison sacrées, voire secrètes. Le mot *sigle* est alors entendu, comme au 18^e siècle, selon ses deux acceptions : remplacement d'un mot par son initiale (majusculée ou non), séquence d'initiales bloquée constituant en soi une nouvelle entité nominale.

La tradition de la siglaison chrétienne repose sur deux acronymes extrêmement anciens : INRI et ICHTHUS. Le premier, traduisant « Iesvs Nazarenvs Rex Ivdæorvm », semble dater de la mort même de Jésus. Il représente le « titulus », c'est-à-dire le motif de la condamnation à la crucifixion, pendu au cou d'un condamné puis cloué sur le haut de sa croix (Tabor, 2007, p. 226). Lisons Jean 19, 19-20 : « Pilate écrivit une inscription et la fit mettre au haut de la croix. Et il étoit écrit : "Jésus de Nazareth, roi des Juifs"... Elle étoit écrite en hébreu, en grec et en latin » (traduction de Lamennais, 1846) ; « Pilatus écrit une pancarte qu'il pose sur la croix. Il est écrit : "léshoua le Nazoréen, le roi des lehoudîm"... C'est écrit en hébreu, en latin, en grec » (traduction d'André Chouraqui). Aucun des quatre évangélistes n'évoque le sigle lui-même. Pourtant celui-ci, de façon certaine, apparaît, à partir du 13^e siècle, sur les crucifix, les calvaires et les peintures du Moyen Âge. Sans doute est-il plus ancien, car on signale un INRI, avec le fameux N inversé, qui aurait été peint dans les années 800 sur un mur de l'église Santa Lucia di Piave à Trévise, semblable à celui, bien plus tardif, du cimetière de Reine-le-Château. Les crucifix et les croix des vieilles icônes orthodoxes portent, elles, INBI, *Basileus* remplaçant *Rex*. Un acronyme, très ancien lui aussi et de même sens, peut être lu dans l'ICHTHUS (en grec, *lessous Christos Theou Huios Soter*, « Jésus le Messie de Dieu le Fils Sauveur »), utilisé comme signe de reconnaissance et comme laissez-passer entre les premiers chrétiens, tout en prenant la forme du poisson⁴, *ichthus* en grec, ce qui prouve l'ancienneté d'une lecture synthétique du sigle et des jeux symboliques que cela permet). Quant au X substitut de « Christ », qui est un *khi* grec, il est, avec certitude, d'un usage très ancien lui aussi, puisqu'au 9^e siècle il se trouve, en tant qu'habitude d'écriture religieuses⁵, au début du Serment de Strasbourg prêté en roman par Louis le Germanique, où *chrétien* s'écrit *Xtian*. Une surabon-

3. Tradition elle-même entée sur des habitudes hébraïques. Henri Meschonnic parlait de la « prolifération des sigles dans l'hébreu rabbinique ». Jehovah n'est-il pas interprété par les anciens rabbins comme un sigle ? Voir Meschonnic, 1973, p. 288-289.
4. L'un des plus connus est la mosaïque de la multiplication des pains et des poissons dans l'église de Tabgah (Israël), datée du 5^e siècle.
5. Cela est d'autant plus vraisemblable qu'elle s'inscrit dans une sorte de formule sacrée propre au serment, sans pause de souffle marquée par un point : « *Pro deo amur et pro Xtian poblo et nostro comun saluament* ».

dante littérature tourne autour de ces abréviations, sigles et acronymes, pour des usages religieux divers : c'est le cas, concernant INRI, du sigle dit maçonnique (*Igné Natura Renovatur Integra* : « Par le feu la nature redevient intacte »), du pseudo-serment prêté par les jésuites (*Justum Necare Reges Impios* : « Il est juste de tuer les rois impies »), des jeux rosicruciens et autres ésotérismes. De son côté, le monogramme du Khi-Rho (les deux lettres mêlées) a inspiré les adeptes du Christ-Roi et d'autres... N'entrons pas dans ces inventions. Contentons-nous d'évoquer, pour l'humour, le lien entre sigles honorifiques et argumentation sociale, à partir d'un petit exemple... d'exégèse. Pour contrer l'influence néfaste de l'abbé Loisy, le cardinal Perraud, évêque d'Autun, adresse une « instruction » au clergé de son diocèse (Perraud, 1904) ; sous l'égide de « N.-S. J.-C. », et s'appuyant sur la « Commission biblique instituée par S.S. (Sa Sainteté) le Pape Léon XIII », il fait suivre son instruction d'une bibliographie sur « M. Alfred Loisy », où l'on trouve, comme autant d'arguments d'autorité, les signatures du R. P. Pierre Bouvier S. J. (Société de Jésus), du R. P. Palmieri S. J. de Rome, du R. P. Lagrange, dominicain, de Mgr Pierre Battifol, recteur de l'Institut catholique de Toulouse, du R. P. Thomas Pègues, O. P. (Office des Prêcheurs), etc. Quand les sigles aident à la preuve...

L'aspect secret du signe des poissons et du christogramme se retrouve chez les compagnons ouvriers et les franc-maçons spéculatifs. Toute une littérature compagnonnique joue, par exemple, sur les mots réduits à leur majuscule initiale pour la communication de messages destinés à certains lecteurs aptes à les traduire. Ce langage codé (sigles, symboles, anagrammes) est d'abord celui de signataires, les tailleurs de pierre par exemple ; signes de reconnaissance : le C. (compagnon), transformé en C.*.* propre aux Devoirs de toutes obédiences (au pluriel, CC.*.*)⁶ ; le F. (frère) des compagnons et des francs-maçons, tous nommés « frères-trois-points », au singulier F.*.*, au pluriel FF.*.*, qui sera suivi, au début du 20^e siècle, par le S.*.* des Sœurs maçonnnes ; le nom impropre de Dieu dissimulé derrière ce G énigmatique qu'on retrouve à l'initiale de God, Gott, Grand, Gê, Géo, Garm, Gravitation... Dans les écrits pratiques des Devoirants comme des Gavots, certains procédés de marquage ou de dissimulation du sens permettent d'élaborer tout un lexique qu'un postulant, selon son degré d'initiation, apprend lors de certains R.D.P. (rites de passage). En cumulant des séries d'initiales majusculees, de véritables textes sont confectionnés, qui se nomment « affaires », « arriats », « lettres de course », « navires », « carrés » et autres certificats ou lettres de recommandation compagnonniques⁷. Les ouvrages sur le compagnonnage offrent plusieurs exemplaires de cet ancêtre

6. Les trois points à la suite de l'initiale majusculee sont toujours disposés en delta. Ils constituent, chez les Devoirants et Gavots, un triangle rectangle, dont l'angle droit reprend celui de l'équerre, symbole ouvrier comme le compas. Selon Jean-Pierre Bayard, ces trois points compagnonniques ne datent que du 19^e siècle (Bayard, 1977, p. 185-186).

7. Barret, Gurgand, 1980, p. 88-89 ; Voir aussi Bayard, 1977, p. 203 et Coornaert, 1966, p. 225.

des SMS, pour les années 1830-1840, parfois avec leur traduction. Voici l'un d'entre eux, « plié de manière secrète » (en petits carrés) et « qui sera scellé d'un cachet secret », avis de « réception » par les « Bons enfants » (cordonniers-bottiers) d'un nouveau compagnon auquel ils délivrent un laissez-passer pour les cayennes tenues par les « Mères » du Tour de France :

U. E. F. C. E. P. D. L.*. S. E. D. T.... L.*. B.*. E.... D.D.*. C.... E. B.*. A.. D. R.. D. P.. etc.
(traduction de Payard : Union Et Force, Conduite Et Protection De l'Etre Suprême Et De Tous Les Bons Enfants Du Devoir Cordonniers Et Bottiers A Donner Réception du Pays [*ici, son nom*]).

Suite : N.*. N.*. E.*. A.*. C.*. L. M. P. YR. E. M. D. N.. L. N. C.*. P.*. N.*. R.... A. T.*. L.*. C.*. D. T.*. D. F.. D. L. R.*. T.*. P.. D.. Q.*. P.. L.. D. L.... P., etc. (traduction : Nous Nous Étant Assemblés Chez La Mère Pour Y Recevoir Et Mettre Du Nombre Le Nommé [*ici, son nom*]. C'est Pourquoi Nous Recommandons À Tous Les Compagnons Du Tour De France De Le Recevoir Tant Par Dîci Que Par Là, De Le Laisser Passer, etc.⁸

À quelques mots près, un texte semblable est publié dans la thèse de Jean-Pierre Bayard⁹. Suite à cette réception, c'est, pour le nouveau venu, nourriture, entretien, logement assurés, l'aide du « rouleur » (teneur du rôle des embauches possibles) et la présentation à un patron, voire l'obtention d'un viatique pour continuer le voyage. Émile Coornaert commente ainsi l'« idiome clandestin » mis en œuvre :

Lorsque les compagnons eurent commencé d'écrire, ils procurèrent à leurs voyageurs une lettre-passeport, utilisable par ceux qui connaissaient au moins leur alphabet. Abréger consista chez eux tout simplement à aligner successivement sans interruption la première lettre de chaque mot, fût-ce un *de* ou plus simplement un *a*. [...] Leur idiome clandestin et ses modulations invariables faisaient partie des secrets que les compagnons étaient obligés d'apprendre par cœur.¹⁰

On pourrait dire que, dans ce type d'écrit très stabilisé, le sigle est le correspondant de gestes et de paroles de reconnaissance, « des signaux, des mots, qui ne sont connus que de ceux qui y sont initiés, des noms supposés [qui] sont les indices auxquels ils se reconnaissent dans tous les temps et dans toutes les villes du royaume »¹¹.

Cet usage pratique d'un système symbolique dans un milieu fermé et semi-lettré évolue pourtant, dans une seconde étape, vers des écritures – sigles au

8. Nous soulignons. La ponctuation est conforme à l'original.

9. Bayard, 1977, p. 202-203, où l'on apprend que le compagnon reçu se nomme Léger dit Bourguignon le Modèle des Vertus, et la ville de la cayenne Avignon (document publié pour la première fois dans *Le Secret des Compagnons dévoilé* de Payard en 1858).

10. Coornaert, 1966, p. 218. Voir, dans cet ouvrage, les figures 9, 13, 14, 15, 16 (« Lettre de course » donnée à Alsacien la Bienfaisance par les Compagnons de Lyon).

11. Martin, 1900, p. 225. C'est ainsi que les valeurs de U.V.G.T. (Union, Vertu, Génie, Travail) sont enseignées à l'« apprenti » en lui faisant jurer de garder le silence sur les « épreuves » auxquelles il est soumis (Bayard, 1977, p. 223).

second sens du terme – globalisantes et mystiques. C'est alors que le G initiatique prend de l'ampleur et devient le GADLU ou, mieux, GADL'U (Grand Architecte De L'Univers, 1849), comme dans le « brevet » crypté publié par Émile Coornaert (fig. 21), étalé sous le regard du triangle rectangle compagnonnique, rayonnant, un œil ouvert au centre, et sous l'égide d'un G étoilé. On peut y lire : « Berceau des C* initiés, Adore le G* A* de l'U*. Aime ton prochain*. Ne fais point de mal, [...] F* S* B* - I* R* L* F* », etc. Mais cet aspect ésotérique est surtout, aux 18^e et 19^e siècles, l'apanage des francs-maçons. Dans son ouvrage, *Les tribulations de Gadlu*, Jean-Claude Wartelle (1993) raconte l'histoire de cette « dérive » propre au G* O* D* F* (Grand Orient de France) entre 1773 et 1880¹². Le sigle majeur, peut-être déjà acronyme, GADLU, fut pourtant effacé des conventions et des usages, lors des convents de 1877 et 1880, sous l'assaut des laïques anticléricaux, entraînant des changements dans les sigles rituels du Grand Orient... ou dans leur signification : c'est ainsi que ALGDGADLU (À la gloire du Grand Architecte de l'Univers) sera remplacé par ALGDGODF (À la gloire du Grand Orient de France) et que les trois-points ne représenteront plus chez les francs-maçons français, à la demande des positivistes, le Delta divin mais la trinité républicaine. De même, la devise S.F.U. (Salut, Force, Union) se transformera en L.E.F. (Liberté, Égalité, Fraternité). Pré-ludes à la législation Ferry de 1882, qui remplace les préceptes religieux par une morale civique, et à la loi de séparation des Églises et de l'État de 1905. Mais il est temps de passer des pratiques secrètes aux usages populaires courants.

Les raccourcis et substituts nominaux

D'autres habitudes d'abrègement, très anciennes elles aussi, ont affecté les désignations socio-politiques : troncations et/ou fusions (apocopes, aphèreses, syncopes, parasyntèses, dérivations « cul de jatte », mots-valises...) créées ou devenues populaires, pour nombre d'entre elles, au début du 19^e siècle : *démoc*, *sous-off*, *cipal*, *pitaine*, *marginis* ou *marchef*, *aristo*, *collecto*, *anti-sémo*, *ventru*, *centru*, *démoc-soc*, *bat'd'aff*, *foultitude*, *patrouillote*, etc. Comme on le devine, le discours politique s'est abondamment servi de ces procédés et des jeux qu'ils permettent pour rabaisser l'adversaire par la violence d'une caricature verbale. La raison en est simple : ces procédés sont nés essentiellement dans un niveau de parole particulier, proche à la fois d'un fonds ancien de parler populaire et du discours immédiat, qu'il s'agisse des jargons de métier (*canut* pour *maitre de la canette*, *cheminot* pour *ouvrier des chemins de fer*, *porion* pour *contremaître* dans les mines, *aphérèse* de l'italien *caporione*, *typo*, apocope de *typographe*) ou de société (*aristo*, *bourge*,

12. Voir aussi Nourrisson, 1900, p. 36-72.

*démoc, mécano, prolo, tala*¹³), voire de l'argot de la pègre (*cave, c..., dab, flic, mac, pédé*). Un répertoire de mots breufs, tronqués et/ou rhabillés se met largement, au cours du 19^e siècle, à la disposition du discours polémique, surtout dans les débuts de la Troisième République. Nous l'avons évoqué par ailleurs plus en détail (voir Bonnafous, Honoré, Tournier, 1985, p. 56-69). Il s'agit dans le discours populaire, la plupart du temps, de termes de remplacement (noms dérivés de leaders ou créations analogiques résumant un courant ou une organisation) et de désignants plus ou moins comiques, à base d'abrègements qu'on pourrait appeler des raccourcis nominaux.

De nombreux abrègements de mots ou de lexies s'avèrent, dans le domaine de la désignation sociale ordinaire, d'un usage extrêmement fréquent, et souvent péjoratif : des *ultras* (*royalistes*) de la Restauration aux *nationaux* (*nationalistes*) de la Revanche, des *comitards* de gauche aux *liqueurs* de droite, des *progressifs* de gauche en 1830 à certains *progressistes* de droite en 1890, des *chevaliers* syndicalistes aux *blocards* politiques, des *camaros* aux *ratichons*, des *anars* aux *réacs*, des *capitalos* aux *socialos*... On pourrait appeler ces labels des « raccourcis » ou des « substituts » nominaux, car ils concentrent sur un seul nom, plus ou moins tronqué ou jargonnant, le référent de lexies explicites plus longues. Dans un usage plus ordinaire, jusqu'à la fin du 19^e siècle, des labels résumants sont usités en lieu et place des désignations complètes : on disait « l'Internationale » au lieu de l'Association Internationale des Travailleurs ; Malon, Jaurès et Blum parlent de préférence du « Parti Ouvrier » pour désigner le Parti Ouvrier Français ; on dit et écrit « les Bourses » pour la Fédération des Bourses du Travail, « les Syndicaux » pour désigner les salariés adhérents à la Fédération des Syndicats. Ces raccourcis ont largement précédé les sigles sociopolitiques. Dans l'ouvrage de Louis Vigouroux sur le syndicalisme américain, pas un seul sigle : les labels sociopolitiques s'y répètent dans toute leur longueur (Vigouroux, 1899), bien que la siglaison anglo-saxonne semble avoir largement précédé la française¹⁴ – à l'exception de rares raccourcis comme *Cie* (Compagnie) ou *Co* (Corporation). Dans la brochure de Léon Blum sur « Les

13. Aphérèse et apocope d'une lexie sous-entendue : « ceux qui vont à la messe ». « Il [Bergson] a peur de passer pour un tala et, au lieu de se mettre avec moi, il se met avec Le Roy – un moderniste. » (Charles Péguy, « Lettres et entretiens », *Cahiers de la Quinzaine*, 20 avril 1927) Note de Marcel Péguy : « Tala, terme d'argot employé par les normaliens pour désigner les catholiques (ceux qui vont à la messe) » (p. 155).

14. On trouve dans une lettre de Marx à Meyer et Vogt de 1870 le sigle américain U.S.A. et, dans une lettre à Jenny Longuet de 1881, le sigle U.St. pour *United States* ; dans une lettre d'Engels à Soregue de 1889, la siglaison non traduite de S.L.P. pour désigner l'*American Socialist Labour Party*, et dans une lettre à Bebel de 1883 le quasi-sigle *Dem Fed* pour *Democratic Federation*, puis dans une lettre de 1892 à Kautsky le sigle S.D.F. traduit par « Social-Democratic Federation » (lettres publiées dans Marx, Engels, 1962, p. 552, 567, 558, 561, 574...) De même, l'abréviation MP's (*Members of Parliament*) paraît courante dans les années 1870-1880 ; *ibid.* p. 509 (1874) et p. 559 (1882). Quant à l'influence de l'anglais sur le français dans le domaine de la siglaison, on peut citer des exemples inverses : ainsi l'expression *please trot* est traduite par « filez S.V.P. » dans Métin, 1901, p. 125.

Congrès ouvriers et socialistes français» datant de 1901 (Blum, 1954), pas le moindre sigle non plus mais une surabondance de désignants pluriels (*possibilistes, opportunistes, socialistes-révolutionnaires, radicaux, cléricaux, syndicaux*¹⁵...). À la fin de son étude, Blum se contentera plusieurs fois d'écrire « la Confédération du Travail » ou même « la Confédération » pour désigner la Confédération générale du travail. Chez Jaurès et bien d'autres, on repère l'usage de raccourcis purs et simples comme *la Sociale* pour République démocratique et sociale, *la Laïque*¹⁶ pour École laïque, *la Mutuelle* pour Association ou Compagnie Mutuelle ou encore Société de secours mutuels, *la Syndicale* pour Association ou Chambre syndicale¹⁷, *la Socialdémocratie* ou *Socialdém* pour le Parti socialdémocrate des travailleurs (calque de l'allemand, 1869) (Halévy, 1974, p. 195). C'est ainsi qu'à tous moments les dénominations s'avèreront plus ou moins incomplètes, sans système, voire bouleversant un système d'élaboration des labels sociopolitiques¹⁸ surchargé. Lisons Blum :

Les membres du Parti ouvrier français sont tous debout et quittent la salle. Qu'allait faire le Parti socialiste révolutionnaire [il s'agit du POSR] ? [...] La séance reprit. Les délégués du Parti socialiste révolutionnaire [il s'agit du PSR] et de l'Alliance communiste étaient à leurs bancs. (Blum, 1954, t. I, p. 487-488)

Répétitions de labels ou abrègements ambigus, le discours politique risquait d'en devenir pesant ; les confusions de lecture ne manquent pas. Quand les « socialistes révolutionnaires » sont-ils ceux du POSR, ceux du PSR, ceux des deux partis, ceux de l'USR (Union socialiste républicaine ?) ? De telles dénominations allongent, encombrant et parfois brouillent la parole politique. Il fallait à tout prix les raccourcir. Tant que le sigle n'avait pas « pris », on a réduit la désignation de multiples manières.

Le recours à une préférence accordée aux adjectifs tirés de noms propres devenant par synecdoque substantifs et portant au départ la majuscule à l'initiale, pour désigner politiquement un groupe ou une tendance, est très net au 19^e siècle (héritage de la Révolution ?) : les *Blanquistes*, les *Broussistes*, les *Guesdistes* ou *Marxistes*, les *Boulangistes*, les *Millerandistes*, les *Allemanistes*, les *Rocheffortistes*, les *Vaillantistes*, les *Proudhoniens*, les *Colinsiens*, les *Malthusiens*, les *Darwiniens*... et, bien sûr, les *Dreyfusards* et *Dreyfusiens*. Face à

15. Cette habitude ne se perdra pas : Robert Goetz-Girey la revendiquera et la justifiera ainsi : « Les titres des partis sont trop nombreux et trop changeants pour qu'il soit possible de les retenir. Je suis l'exemple de Léon Blum en parlant de *guesdistes, possibilistes, broussistes, allemanistes*, etc. » (Goetz-Girey, 1948, p. 32, note 1). Mais l'auteur ne tiendra pas longtemps ce pari (ainsi, entre les pages 114 et 116, « C.G.T. » s'impose une vingtaine de fois).

16. Voir « Pour la Laïque », reprise du discours prononcé au Parlement par Jean Jaurès en janvier 1910 (Jaurès, 2006).

17. « La Syndicale n'est pas une couveuse électorale, mais bien un groupement pour résister aux crapuleries patronales et préparer le terrain à la Sociale. » (Émile Pouget, *Le Père Peinard*, octobre 1894)

18. Sur la confection des labels sociopolitiques, voir Tournier, 1981.

cette profusion, le dépouillement de quelques journaux très engagés utilisé pour cette étude fait apparaître une rareté des sigles, voire une absence totale, jusqu'à la dernière décennie du 19^e siècle : ainsi en est-il dans *La Libre Parole* de Drumont, d'extrême droite antisémite, aussi bien que dans *Le Parti Ouvrier* de Guesde, d'extrême gauche marxiste.

Les sigles R.F.¹⁹ et P.O. (Willard, 1965 et 1978) mis à part, il en est de même dans *Le Père Peinard* (1889-1902), journal anarchiste, où ce sont plutôt, mais sur un autre registre, les apocopes populaires qui pullulent : *arbi*, *aristo*, *badingue*, *blanquo*, *bonaparto*, *boulangue*, *camara* ou *camaro*, *capitalo*, *catholo*, *collecto*, *démoc-soc*, *opportuno*, *populo*, *possibilo*, *prolo*, *rad-soc*, *rasta*, *réac*, *sabot*, *socialo*, etc. Un genre tout particulier d'abrègement est, dans ce journal, le mot-valise, fusion de deux ou trois composants, dans lequel ce qui est objet de raccourci est justement ce qui se prête comme pivot à la morphologie valise : ce peut être une combinaison de termes comme pour l'amalgame de civilisation et syphilis dans *syphilisation*, de saigner et seigneurie dans *Sa Saignerie* ou celui de sangsue, sens et censurer dans l'hébertisme *sangsurer*, ou une syllabe (le *co* de cléricochonnaille), une demi-syllabe ou un groupe consonantique (ainsi, dans *pitriote*, la fusion par *p-tr* de patriote et de pitre) ou encore une simple lettre ou phonème articulatoire (le *l* dans l'absorption de foule par multitude pour donner le vieux mot *foulitude*). Il s'agit chaque fois d'un abrègement par fusion et d'une chute burlesque, de la seigneurie dans le sang, des cléricaux dans la cochonnaille, du patriotisme dans la pitrerie, de la foule dans la (« vile ») multitude, ou encore, pour une *patrouille* de *patriotes*, dans la *trouille* des *patriotards* et des *patriotocards* (Porfido, Tournier, 2002, p. 241). Quant à *syphilisation* : la civilisation ne pouvait tomber plus bas... Curieuses rencontres, doublement réductrices !

Les substituts métonymiques et métaphoriques

La désignation des pouvoirs et des grandes organisations opère souvent aussi par la substitution métonymique d'une localisation marquante : *Manchestériens* dénomme les libre-échangistes qui s'inspirent de Cobden et de l'École de Manchester ; l'alliance des radicaux et socialistes parlementaires s'est scellée en 1888 salle Cadet au Grand Orient, donnant le jour aux labels *cadettiste* et *cadettisme* ; les unitaires du congrès international socialiste d'Amsterdam

19. Certains sigles officiels prennent au 19^e siècle possession du territoire. Précédant la généralisation du sigle R.F., le raccourci nominal *Répub. Franç.* apparaît, avec la Révolution de 1848, sur les premiers timbres émis en 1849. L'emploi de R.F. sur les frontons municipaux impose systématiquement une marque républicaine et laïque, tandis qu'à la fin du siècle, en proie aux discours extrêmes, il peut porter la marque désacralisante de la satire : « C'est donc en qualité de souveraine, de reine de la R.F. que Mme Félix Faure ira rendre visite à l'impératrice de Russie » (article « Reine de la R.F. » dans *L'Autorité*, 28 septembre 1896) ; les anarchistes, quant à eux, jureront par « notre cochonne de R.F. » (*Le Père Peinard*, 31 juillet 1898).

(1905) se reconnaissent dans celui d'*Amsterdamiens* ; les pacifistes de la conférence internationale de Zimmerwald (1915) dans celui de *Zimmerwaldiens* ; L'Élysée se substitue à « président de la République », *Londres* à « gouvernement britannique », *Berlin* à « gouvernement allemand » ; *Le Vatican*, voire *Rome*, désignent le pape ou l'Église catholique romaine. Dans un article de quinze pages sur « Les lois scélérates » (Blum, 1898), on trouve une trentaine d'occurrences de *La Chambre* pour parler de l'ensemble des députés. *Le Palais Bourbon* (chez les anarchistes, *Le Palais Bourbeux*) désigne les députés en séance, et que dire des innombrables *Panama*, *panamiste*, *panaméen*, *panamitard*... des années 1890. Un nom propre occupe la place de plusieurs labels politiques. Mais la métonymie a, elle aussi, une limite, celle d'un manque de précision et d'une incompréhension possible de la part d'un public peu averti. Comment, hors des milieux syndicaux, interpréter des énoncés tels que : « Grenoble, Toulon et Lyon ne répondirent pas... », « Saint-Étienne demanda... », « Narbonne et Carcassonne proposent... », si le contexte ne spécifie pas qu'il s'agit de Bourses du Travail (voir dans Julliard, 1971, p. 366-368) ?

Politiquement, l'usage de couleurs ou d'autres sortes de substituts (noms de fleurs, d'animaux ou de types populaires) se répand aussi au 19^e siècle²⁰ : les *rouges* révolutionnaires ou grévistes (et les *roses* réformistes), les *bleus* républicains, les *blancs* monarchistes, les *jaunes* briseurs de grève (Tournier, 1984), les *tricolores* patriotards, les *noirs* ou parti-prêtre, les *verts* paysans... Il semble qu'aux raccourcis et aux substituts de toutes sortes, les acteurs sociopolitiques aient préféré la présence même obsédante de tous les éléments d'un vrai label spécifique, au minimum sous la forme de l'initiale de chaque composant. C'est donc dans les domaines syndical et politique et les discours sociaux de registre homogène – où la Troisième République a joué un rôle majeur de créatrice d'organismes et d'organisations – que s'est fait d'abord sentir la nécessité d'outils dénominatifs plus courts et rapides, tout en étant complets et précis, donc plus distinctifs et plus aisés à manipuler. Dans ce milieu, au tournant des deux siècles, le sigle répond à un triple besoin de distinction sérieuse, d'abrègement identifiable et de synthèse, face au fouillis et à l'allongement de labels politiques très articulés²¹.

La siglaison syndicale

Car la mode des sigles fournit à la fois la précision la plus nette et le raccourcissement maximal. Certes, il ne s'agit pas d'une invention ; c'est l'extension

20. Sur ces substituts, polémiques pour la plupart, voir aussi Tournier, 2010, p. 129-215.

21. Le label unifiant du Parti républicain, radical et radical-socialiste (1901), une fois déposé, est d'emploi rare : tout le monde dit « les radicaux ».

du phénomène qui est récente²². En outre, il ne s'agit plus d'un langage fermé à décoder, mais au contraire d'une pratique ouverte, commode, utilisable en toutes situations. Certains orateurs de type classique ne s'y prêteront pas de plein gré et semblent même, au 19^e siècle, avoir freiné des quatre fers, tel Jaurès qui rechignait à dire et surtout écrire « la C.G.T. » avec ses majuscules et ses points. Rarissimes sont, en effet, les sigles chez lui : à notre connaissance, il faut attendre 1908 et le grand discours au Congrès de Toulouse pour que soient proférées deux occurrences de C.G.T. et trois de l'« ancien P.O.F. » (Bergounioux éd., 1998), sigles archi-connus à l'époque.

Prenons justement le cas de C.G.T. C'est dès 1895, à sa création à Limoges, que la Confédération Générale du Travail est appelée aussi la « C.G.T. ». On en trouve le sigle dans le texte de l'amendement Majot : « Les éléments constitutants de la C.G.T. devront se tenir en dehors de toutes les écoles politiques. » Un temps concurrencé par d'autres (dont C.G.D.T., mis en avant au congrès de 1904)²³, ce sigle triomphera dans la Charte d'Amiens en 1906²⁴. Lors de ce 9^e congrès, l'ordre du jour du 13 octobre 1906 reprend le sigle avec l'évidence d'un usage déjà rodé : « Le congrès confédéral d'Amiens confirme l'article 2 de la C.G.T. : la C.G.T. groupe, en dehors de toute école politique, tous les travailleurs [...] ». Avec l'aide de cette centrale, puis de Rochefort et Jaurès, c'est en 1898 que le « label » au sens américain economico-syndical « V.O. », imprimé sur les bouteilles de la Verrerie ouvrière d'Albi, coopérative ouvrière fondée par des verriers délocalisés de Carmaux, fait office de marque d'authentification commerciale, ancêtre donc de certaines marques déposées. L'usage de sigles, dans les documents syndicaux, atteint non seulement la dénomination fédérale ou confédérale, mais plus encore celle des organes de fonctionnement interne : C.E. (Commission exécutive), U.D. (Union départementale), A.G. (Assemblée générale) : « Considérant [...] que la proposition du citoyen Joucaviel ne pourrait qu'entraîner [...], la Fédération des mineurs [...] en conséquence propose à l'A.G. de la rejeter. » (S.O.M., syndicat des ouvriers-mineurs, mai 1906)²⁵. Ajoutons qu'en 1908, C.G.T. apparaît en titre de livres²⁶ et, triomphant d'une concurrence momentanée de *cégétiste*, le label dérivé *cégétiste*

22. Une encyclopédie populaire des années 1860 insiste encore sur l'inconvénient des sigles anciens sans signaler un quelconque retour de cette mode d'écriture : « Ces sortes d'abréviations étaient surtout en usage dans la jurisprudence et la diplomatie. Elles furent plus tard prohibées par les empereurs Justinien et Basile, à cause de l'incertitude qui en résultait souvent dans l'interprétation des textes ; mais les copistes du moyen âge les remirent en honneur. Ce sont ces sigles et ces abréviations qui rendent la lecture des anciennes chartes si difficiles pour ceux qui n'en ont pas fait une étude spéciale. » (Duckett, 1865, t. XIII, p. 201)

23. Voir *XIV^e Congrès national corporatif (VIII^e de la Confédération)*, *Compte rendu des travaux du Congrès*, Montreuil, Institut CGT d'histoire sociale, 1904, p. 61 et 105. Voir également Mouriaux, 1982, p. 15, note 1.

24. Voir *XV^e Congrès corporatif*, Montreuil, Institut CGT d'histoire sociale, 1906, p. 170-171.

25. Cité dans Treppe, 1971, t. II, p. 804.

26. Par exemple, Girod de Fléaux, Leclercq, 1908.

voit le jour. Ce dernier sera courant en 1914, puisque plus d'un député bien-pensant ou « patriote » prend coutume de se plaindre des « abominables cégétistes »²⁷. Mais remarquons aussi que, sauf exception, les sigles s'adressent surtout, à la fin du 19^e siècle, à un lectorat ou un auditoire de connaisseurs. Dans ses lettres des années 1899-1900, Fernand Pelloutier, secrétaire de la Fédération des Bourses du Travail, commence à risquer quelques P.O.F., P.S.R., C.G. (Comité Général), mais aucun C.G.T.²⁸

La siglaison politique

Le début du 20^e siècle voit se construire des sigles politiques, au-delà de la sphère des initiés. Pratique qui provoque encore la surprise ; témoin, ce petit dialogue de 1900 rapporté par un journal bourgeois :

Rendez-moi le service de m'instruire. Qu'est-ce que le P.O.F. ?

– C'est le Parti Ouvrier Français.

– Et le P.S.R. ?

– C'est le Parti Socialiste Révolutionnaire.

– L'Alliance communiste, c'est l'A.C. ?

– Vous y êtes.

– C'est très curieux... et c'est vraiment très ingénieux.²⁹

Autre signe du temps : le *Catalogue analytique* des *Cahiers de la Quinzaine* de 1904, dû à Péguy, commence par évoquer le nom des partis en toutes lettres, puis il se lasse et P.O.F. (p. 50) puis P.O.S.R. (p. 53) viennent faire écho aux interventions du congrès de la Salle Wagram (1900), dont certaines photos montrent des pancartes ornées de divers sigles socialistes. De même, dans son *Cahier* du 15 mars 1904, Péguy, après avoir évoqué l'« Université Populaire », passe la plume à Félicien Challaye, qui parlera, tout au long de « La France vue de Laval », d'U.P. et d'U.P.L. (Université Populaire de Laval, 1902). Passons à droite : la même année, *Le Drapeau* se donne la peine d'explicitier pour ses lecteurs les sigles « nationaux » : J.R.P. (Jeunesse Républicaine Plébiscitaire de France) L.D.P.R.P. (Ligue Des Patriotes Républicains Plébiscitaires) et surtout L.D.P. (Ligue Des Patriotes)³⁰, sigle dont la gauche se gaussait depuis quatre ans,

27. Cité dans *La Bataille syndicaliste*, 21 juillet 1914.

28. Exemples : « Lettre aux anarchistes », 1899 ; « Lettre à Paul Delesalle », 1900, citées dans Julliard, 1971, p. 417 et 350.

29. Cité dans *Les Annales politiques et littéraires*, 7 octobre 1900, p. 230. La siglaison est tenue pour une « mode » passagère : c'est dans *Les Modes de la saison* qu'on en trouve quelques exemples : « Quand on part pour la campagne, il est d'usage d'envoyer des cartes à toutes les connaissances avec cette mention P.P.C. : ce qui veut dire Parti pour la campagne ou pour prendre congé. » (*Les Modes de la saison*, 15 janvier 1882)

30. *Le Drapeau*, 20 décembre 1902.

traduisant L.D.P. par « Ligue Des Pitres »³¹. On se bat même autour d'un sigle : tel celui de R.P. qui oppose « proportionnalistes » (Laffitte, 1910, p. 228), et arrondissementiers : la lexie « Représentation proportionnelle » (Picot, 1888), votée en Suisse, discutée en Belgique, aboutit au raccourci nominal « la proportionnelle » puis au sigle R.P., au tout début des années 1910, dans plusieurs journaux et revues³². On en parle encore à la fin de 1913 jusque dans les rangs de l'Action française³³. Remarquons que l'énonciation des sigles, s'appuyant principalement sur des consonnes, restera longtemps de type analytique, chaque initiale étant épelée seule : rarissimes, même dans les dérivés, les prononciations synthétiques du genre Pof, Sep, Up³⁴.

Freinages ? Non : la siglaison, quoique très inégalement, s'est imposée au tournant des deux siècles. Elle ne concerne plus seulement la coutume des raccourcis honorifiques, des signatures individuelles par initiales, des labels d'organisations ou des références, mais, de plus en plus, des noms communs ou techniques en voie de généralisation. Deux exemples d'origine syndicale concernant la vie courante³⁵ : en 1909, une affiche rouge de la « Fédération nationale P.T.T. »³⁶ dénonce la « gabegie » dans certains services postaux ; en 1910, sur une affiche où se brandit un drapeau rouge marqué des lettres (non suivies de points) SNTCF (Syndicat national des travailleurs du chemin de fer), est dessiné un train aux wagons marqués P.O. (Paris-Orléans) et P.L.M. (Paris-Lyon-Marseille), le sigle P.-L.-M. (avec tirets) étant d'usage courant en tant que label officiel d'une compagnie de chemin de fer dès la fin du 19^e siècle³⁷. En outre, la dérivation sur sigle ne tarde pas à suivre. Outre *cégétiste*, la Belle Époque verra fleurir une sorte d'engouement pour les dérivés sur sigle, qui atteint peu à peu tous les milieux et les écrits : datent de 1901 des désignants modernisants tels que *técéfiste*³⁸ – de Touring Club de France – et *uvéfiste* – de l'Union vélocipédique de France (George, 1978).

31. *Le Parti Ouvrier*, 19 décembre 1898. Ce jeu entre le sigle et sa translation lexicale se pratique aussi pendant les luttes qui opposent à cette époque l'Église catholique et le mouvement laïciste : A.M.D.G. (*Ad Majorem Dei Gloriam*, autrement dit la Compagnie des Jésuites) se traduit en langue anticléricale par « Association Misérable de Gredins » (Lalouette, 2002, p. 306 et suiv.). On connaît aussi la plaisanterie brocardant le F. F. Félix Faure : « le F. F. à cheval », « le président F. F. » (*L'Autorité*, 22 et 24 septembre 1896).

32. Voir Bracke, en titre d'article : « La R.P. », dans *Le Socialisme*, 3 février 1912 : « Les socialistes veulent la proportionnelle ».

33. Chanson « Vive Poincaré ! » : « Enfin, ça y est, v'la la bonn' République ! / Il suffisait qu'on parl' de la R.P. / Pour opérer ce travail hygiénique / Que serait-ce donc si on l'avait voté ? » Cité dans Barbier, Vernillat, 1961, p. 213.

34. Kristoffer Nyrop cite l'acronyme *rat*, désignant un « homme de la Réserve de l'Armée Territoriale » et un récent *Liéfra* (Liberté, Égalité, Fraternité), label d'une colonie fondée par Paul Passy (Nyrop, 1936, t. III, p. 7).

35. Voir Poitou, 1978, documents 44, 46, 52, etc.

36. On a d'abord dit « P. & T. ».

37. Voir Liesse, 1894, p. 123, qui dresse un état des « grandes compagnies » en 1893.

38. Voir des attestations de *La vie au grand air* (1878) dans Quemada éd., 1978, p. 261.

Vers les usages contemporains

La guerre de 1914-1918 apporte son lot de sigles militaires, dans la dénomination des troupes comme au niveau des États-majors. Raccourcis individuels et surtout officiels, dans la ligne, bien sûr, de dénominations antérieures. À titre d'exemple d'abrègements individuels quasi automatiques, voici le début et la fin d'un brouillon du dernier ordre du jour du maréchal Foch : « Of. s.of., sol. des A. al. [...] Le M^{al} de Fr. Ct en ch. les A. al. » (Officiers, sous-officiers, soldats des Armées Alliées [...] Le Maréchal de France, Commandant en chef les Armées Alliées)³⁹. L'administration militaire, quant à elle, systématise l'usage de la siglaison en réformant les corps d'armée après le vote de la loi des trois ans. Georges Clémenceau mania avec dextérité les Q.G. (Quartier Général), G.Q.G. (Grand Quartier Général)⁴⁰, G.Q.G.A. (Grand Quartier Général des Armées Alliées), C.S.G. (Conseil Supérieur de la Guerre), P.C. (Poste de Commandement), E.M. (État-Major)⁴¹, etc. On voit fleurir le A d'Artillerie⁴², mais aussi d'Armée ou encore d'Administration, ce qui engendre de nouvelles ambiguïtés... L'un des personnages mis en scène par Henri Barbusse, Cocon, surnommé « l'Homme-Chiffre », éprouve le besoin de faire à ses camarades de tranchée de véritables leçons de siglaison :

Chacune de nos divisions [...] renferme trois R.I. – régiments d'Infanterie – ; deux B.C.P. – bataillons de chasseurs à pied⁴³ – ; un R.I.T. – régiment d'infanterie territoriale [...] Un régiment de ligne à trois bataillons occupe quatre trains : un pour l'E.M., la compagnie des mitrailleuses et la C.H.R. (compagnie hors rang), et un par bataillon. – J'suis fatigué, dit Tulacque. On mange pas assez du consistant [...] – Je m'suis renseigné, reprend Cocon. Les troupes ne s'embarqueront qu'à partir du milieu de la nuit. [...] C'est d'abord tous les services du Corps d'armée qui partiront et les E.N.E. – éléments non endivisionnés – explique obligeamment Cocon, c'est-à-dire rattachés directement au C.A. (Barbusse, 1917, p. 42-43)

39. Le 12 novembre 1918, dans Foch, 1931, t. II, p. 320. Dans son récit, à l'inverse, il glissera le sigle et son explication : « Les réserves françaises [...] formaient avec celles [les divisions] déjà à pied d'œuvre un détachement d'armée du Nord (D.A.N.) sous les ordres du général de Mitry. » (*Ibid.*, p. 65).
40. Sigles qui courent aussi les salons, comme chez Mme Verdurin en 1914 : « Et dans tous ses récits revenait tout le temps le G.Q.G. (J'ai téléphoné au G.Q.G.), abréviation qu'elle avait à prononcer le même plaisir qu'avaient naguère les femmes qui ne connaissaient pas le prince d'Agrigente à demander en souriant, quand on parlait de lui et pour montrer qu'elles étaient au courant : "Grigri?", un plaisir qui dans les époques peu troublées n'est connu que par les mondains, mais que dans ces grandes crises le peuple même connaît. » (Proust, 1965, vol. III, p. 729).
41. Voir les documents rassemblés dans Clémenceau, 1930. Nombreux sont les mots neufs promus ou évoluant au cours de la guerre, ainsi D.C.A., qui recouvrait *Défense contre les aéronaves* au début de la guerre et recouvre, après la guerre, *Défense contre avions*.
42. A.L. : Artillerie Lourde, A.T. : Artillerie de Tranchée, P.A. : Parc d'Artillerie, C.A. : Corps d'Armée, S.T.C.A. : Section Topographique du Corps d'Armée, C.V.A.D. : ConVoie ADministratif (les deux premières consonnes des deux mots sont prises en compte « pour ne pas l'écrire C.A. comme le Corps d'Armée » (Barbusse, 1917, t. I, p. 43).
43. B.C.P. signifie aussi Bureau Central de la Poste. Le poilu avait droit à la mention F.M., Franchise Militaire (Meyer, 1966, p. 165).

Cette habitude militaire descend ainsi jusqu'aux soldats, qui vont non seulement l'utiliser pour se reconnaître les uns les autres dans le brassage des troupes, mais aussi pour se moquer de la hiérarchie, de l'arrière, du boche, de la guerre. Cela donne, dans la « langue poilue », un véritable jeu sur les sigles et les acronymes. Des néologismes se suscitent tout naturellement dans les récits : on écrit *Cugé* pour Q.G. et *Grand Cugé* pour G.Q.G., *l'ératé* pour R.A.T. en attendant le *rat* des tranchées (Chaine, 1918) ; l'aspirant Tabouis écrit à Dauzat : « Je suis un modeste artilleur dans le 75 et j'ai entendu l'autre jour parler de l'A.L.G.P. Tout le monde sait que cela veut dire artillerie lourde à grande puissance. Nos artilleurs disent volontiers *artillerie de luxe pour gens pistonnés*... C'est un filon. » Le soldat d'un Régiment de l'Artillerie Lourde (R.A.L.) a pu être appelé un *râleur*. La Direction des Étapes et Services (D.E.S.), qui organise aussi des repos, est surnommée la *Déesse*. L'abréviation qui concerne les Combattants pour la Défense des Frontières (P.C.D.F.) deviennent les *Pauvres Cons du Front*⁴⁴. Les prisonniers de guerre français parleront du pain Kaka (sigle de *Kaiserliches Kriegs Brot*). Apollinaire a relevé l'acronyme *Atifala* sur une cagna d'artilleurs et la traduit par « Avant Tout Il Faut Anéantir L'Allemagne »⁴⁵. Le jeu inverse se joue aussi : on invente des sigles pour certains mots imprononçables : cul, con et couilles s'écrivent C..., au lieu de *Ravitaillement en Viande Fraîche* on dit R.V.F. (Meyer, 1966, p. 40), à *Poules de la Croix-Rouge* on préfère, pour être courtois, P.C.R., comme dans les années d'après-guerre on chantera les G.V.C., autrement dit les *Gueules de Vaches*, les gradés (Brossat, Potel, 1976, t. II, p. 110-111). Censure oblige ? Sans doute vaut-il mieux évoquer le désir de s'approprier une arme verbale, mu par une volonté d'ironie, un sentiment de contestation, de révolte et, sans doute, un certain plaisir du jeu avec les mots et la libre invention, pieds-de-nez aux officiers, à l'armée, à la mort...

En tous cas, la Grande Guerre marque le moment où tout Français commence à acquérir compétence interprétative et dextérité manipulatrice dans l'utilisation des sigles. *Snobisme*, tel le mot lui-même et sa famille⁴⁶ ? En partie, mais snobisme populaire. Car être à la mode, n'est-ce pas un signe de l'ouverture sur la totalité de l'espace public ?

Références

BARBIER Pierre, VERNILLAT France, 1956-1961, *Histoire de France par les chansons*, t. VIII, *La III^e République de 1871 à 1918*, Paris, Gallimard (NRF), 1961.

BARBUSSE Henri, 1917, *Le feu. Journal d'une escouade*, Paris, Flammarion, t. I.

44. Variante dans Meyer : « P.C.D.F., initiales de *pauvres couillons du front*, comme s'intitulaient les biffins entre eux » (1966, p. 174).

45. Sur les sigles et acronymes de la Grande Guerre, voir Roynette, 2010, p. 51-52, 162-164, 191-192.

46. Selon les dictionnaires, l'acronyme anglais *snob* apparaît en France en 1857 et ses dérivés *snobisme* en 1857, *snobinette* en 1917, *snober* en 1921 (*Robert historique*, 1995).

- BARRET Pierre, GURGAND Jean-Noël, 1980, *Ils voyageaient la France. Vie et traditions des Compagnons du Tour de France au 19^e siècle*, Paris, Hachette.
- BAYARD Jean-Pierre, 1977, *Le compagnonnage en France*, Paris, Payot.
- BERGOUNIOUX Alain éd., 1998, *Éloge de la réforme. Discours de Jean Jaurès au congrès de Toulouse, 1908*, Paris, Fondation Jean Jaurès (Note Histoire et Mémoire, n°9, septembre).
- BLUM Léon, 1898, « Les lois scélérates », *La Revue blanche*, 15 juin 1898, dans *L'œuvre de Léon Blum*, t. I, p. 359-374.
- 1954 [1901], « Les Congrès ouvriers et socialistes français », *L'œuvre de Léon Blum*, Paris, Albin Michel, t. I, p. 391-491.
- BONNAFOUS Simone, HONORÉ Jean-Paul, TOURNIER Maurice, 1985, « La désignation politique en France de 1879 à 1914 », *Histoire de la langue française, 1880-1914*, G. Antoine, R. Martin éd., Paris, CNRS, p. 41-98.
- BROSSAT Alain, POTEL Jean-Yves, 1976, *Antimilitarisme et Révolution*, Paris, 10/18, t. II.
- CATACH Nina, 1968, *L'orthographe française à l'époque de la Renaissance*, Genève, Droz.
- CHÂNE Pierre, 1918, *Mémoires d'un rat*, paru d'abord en feuilleton dans *L'Œuvre*, puis Paris, Éditions À l'Œuvre.
- CLÉMENTEAU Georges, 1930, *Grandeurs et misères d'une victoire*, Paris, Plon.
- COORNAERT Émile, 1966, *Les compagnonnages*, Paris, Éditions ouvrières.
- DUCKETT William éd., 1865 (2^e édition), *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, t. XIII, Paris, Firmin Didot.
- FOCH Ferdinand (Maréchal), 1931, *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de 1914-1918*, Paris, Plon, t. II.
- GÉHÉNOT Daniel, 1973, « Quelques considérations sur l'étude du sigle », *La banque des mots*, n°6, p. 133-140.
- GEORGE Kenneth E. M., 1978, « La siglaison et les dérivés de sigles en français contemporain », *Le Français moderne*, vol. XV, n°1, p. 33-42.
- GIRAULT-DUVIVIER Charles-Pierre, 1822, *Grammaire des grammaires ou Analyse raisonnée des meilleurs traités sur la Langue française*, Paris, Janet et Cotelette.
- GIROD DE FLÉAUX E., LECLERCQ Maurice, 1908, *Ces Messieurs de la C.G.T.*, Paris, Ollendorf.
- GOETZ-GIREY Robert, 1948, *La pensée syndicale française. Militants et théoriciens*, Paris, Armand Colin.
- HALÉVY Élie, 1974, *Histoire du socialisme européen*, Paris, Gallimard (NRF).
- JAURESS Jean, 2006, *Pour la Laïque et autres textes*, Latresne, Le Bord de l'eau.
- JULLIARD Jacques, 1971, *Fernand Pelloutier et les origines du syndicalisme d'action directe*, Paris, Seuil.
- LAFFITTE Jean-Paul, 1910, *Le paradoxe de l'égalité et la représentation proportionnelle*, Paris, Hachette.
- LALOUETTE Jacqueline, 2002, *La République anticléricale*, Paris, Seuil.
- LAMENNAIS Félicité Robert (de), 1938 [1825], traduction de *L'Imitation de Jésus-Christ* (œuvre attribuée à Thomas à Kempis, ca fin 14^e début 15^e siècle), Paris, Nelson.
- LANGLOIS Ernest, 1952 [1897], « Introduction à Gaston Paris », *Chrestomathie du Moyen Âge*, Paris, Hachette.
- 1925, *Le Couronnement de Louis*, Paris, Champion.

- LIESSE André, 1894, *La question sociale*, Paris, Flammarion (La Vie nationale).
- MAIMBOURG Louïs (P.), 1673, *Histoire de l'arianisme depuis sa naissance jusqu'à sa fin, avec l'origine et le progrès de l'hérésie des sociniens*, Paris, Sébastien Mabre.
- MARTIN Germain, 1900, *Les associations ouvrières au XVIII^e siècle*, Genève, Slatkine Megariotis Reprint.
- MARX Karl, ENGELS Friedrich, 1962 [1954], *Marx Engels On Britain*, Moscou, Foreign Languages Publishing House.
- MESCHONNIC Henri, 1973, *Pour la poétique*, vol. II, Paris, Gallimard (NRF).
- MÉTIN Albert, 1901, *Législation ouvrière et sociale en Australie et Nouvelle-Zélande*, Paris, Imprimerie nationale.
- MEYER Jacques, 1966, *Les soldats de la Grande Guerre*, Paris, Hachette.
- MOURIAUX René, 1982, *La CGT*, Paris, Seuil.
- NEYMARCK Alfred, 1898, *Vocabulaire manuel d'économie politique*, Paris, Armand Colin.
- NOURRISSON Paul, 1900, *Le club des Jacobins sous la Troisième République. Études sur la franc-maçonnerie contemporaine*, Paris, Perrin.
- NYROP Kristoffer, 1936, *Grammaire historique de la langue française*, Copenhague, Nordisk Vorlag.
- PERRAUD Adolphe, 1904, *Les erreurs de M. l'abbé Loisy condamnées par le Saint-Siège*, Paris, Téqui / Autun, Dejustissieu.
- PICOT Georges, 1888, *La représentation proportionnelle. Études de législation et de statistique comparées*, Paris, Pichon.
- POITOU Jean-Claude, 1978, *Affiches et luttes syndicales de la CGT*, Paris, Chêne.
- PORFIDO Ida, TOURNIER Maurice, 2002, « *Le Père Peinard et le burlesque populaire* », *Des mots sur la grève. Propos d'étymologie sociale*, vol. I, Lyon, ENS Éditions.
- PROUST Marcel, 1965, *Le temps retrouvé*, dans *À la Recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard (Pléiade), vol. III, p. 729.
- QUÉMADA Bernard éd., 1978, *Matériaux pour l'histoire du vocabulaire français*, 2^e série, fasc. 14, Paris, Institut national de la langue française / Klincksieck.
- ROYNETTE Odile, 2010, *Les mots des tranchées*, Paris, Armand Colin.
- TABOR James, 2007, *La Véritable histoire de Jésus*, Paris, Robert Laffont.
- TOURNIER Maurice, 1981, « Vers une grammaire des dénominations sociopolitiques au début de la Troisième République », *Mots*, n° 2, mars, p. 51-72.
- 1984, « Les jaunes. Un mot-fantasme à la fin du 19^e siècle », *Mots*, n° 8, mars, p. 125-145.
- 2010, *Des noms et des gens en République (1879-1914)*, Paris, L'Harmattan (Langue et Parole).
- TREMPÉ Rolande, 1971, *Les mineurs de Carmaux (1848-1914)*, Paris, Éditions ouvrières, t. II.
- VIGOUROUX Louis, 1899, *La concentration des forces ouvrières dans l'Amérique du Nord*, Paris, Armand Colin.
- WARTELLE Jean-Claude, 1993, *Les tribulations de GADLU, Grand Architecte de son état. Le problème de Dieu dans la franc-maçonnerie*, Le Mans, Borrégo.
- WILLARD Claude, 1965, *Le Mouvement socialiste en France, 1893-1905. Les guesdistes*, Paris, Éditions sociales.
- 1978 [1967], *Socialisme et communisme français*, Paris, Armand Colin.